

# Spiritualité Cathare

## hier, aujourd'hui, demain

BULLETIN TRIMESTRIEL

N° 16 Hiver 1993

### EDITORIAL

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

**N**otre présidente, Lucienne Julien, ne s'adressera pas à vous en ce temps de Noël, un accident aux conséquences douloureuses mais sans réelle gravité la contraignant à une période de repos. Lucienne Julien est avec nous par la pensée; dédions-lui notre réflexion. Orthodoxe ou hétérodoxe, la tradition chrétienne commémore, à Noël, la venue en ce monde d'un enfant porteur de la grâce divine, porteur de la pureté la plus absolue.

Et, en cette reconnaissance de grâce et de pureté, les incarnés tout à la fois en exil et en mission placent leur espérance et trouvent un modèle.

La tradition chrétienne rejoint d'autres très grandes expressions de la Quête humaine en assignant à la plus longue nuit la promesse de la rédemption.

Même si la date est historiquement contestable dans chaque cas de figure, elle nous place face à une évidence d'ordre planétaire et cosmique. La prééminence de la nuit sur le jour, les rigueurs de l'hiver, favorisent l'introspection. Temps consacré à la recherche du joyau que nous a confié le divin, temps consacré à la remise en cause de notre démarche spirituelle personnelle, temps consacré à l'interrogation sur ce que pourrait être notre meilleure manière de servir le Dieu juste des bons esprits qu'invoquaient les Cathares.

Une telle démarche implique nécessairement un maximum d'altruïsme : servir Dieu, c'est aussi en .../...

S  
O  
M  
M  
A  
I  
R  
E

- 1- Editorial
- 3- Du Solstice à la St Jean d'Hiver
- 9- Ce que fut le Catharisme
- 18 - De la Pureté
- 26- Les Cours d'Amour  
au Puy en Velay
- 31- Germinal

reconnaître la présence en chacun de nos frères, chacune de nos sœurs allant sur un même chemin, le sachant ou ne le réalisant pas encore. Une telle démarche implique un profond respect de notre prochain et une modestie prise le moins possible en défaut; l'étincelle divine que nous portons au profond de notre véhicule humain ne constitue-t-elle pas notre seule dignité véritable ? Et quelle étincelle divine prévaudrait-elle sur une autre étincelle divine ?

Nous nous voulons les témoins d'hommes et de femmes qui, voici sept et huit siècles, cultivèrent en eux-même la vertu de fraternité, se voulurent les porteurs d'une compassion agissante, les dispensateurs du seul message qui compte.

Les Cathares donnèrent leur vécu et acceptèrent leur fin terrestre afin que la paix et le bonheur reviennent dans le Royaume avec la dernière âme perdue. Entendant apporter notre témoignage au catharisme, nous trouvons là une indication non équivoque nous traçant la voie du devoir.

Au fil des jours à venir, la lumière va imposer le recul de la nuit. Beaucoup de travail nous attend. Oh, nous ne résoudrons pas les très lourds problèmes qui assaillent l'humanité.

Puissions-nous trouver, en cette période de Noël, une plus grande paix, une plus grande force. Elle nous seront accordées au prix d'un

travail personnel généreux. De la sorte nous aurons acquis davantage de capacité de compassion agissante, d'esprit de fraternité envers tous les humains sans exception. Et nous suivrons, aussi modestement que cela puisse être, le grand exemple que nous ont transmis les Cathares.

LE BUREAU DE SPIRITUALITÉ CATHARE  
HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN.



Nous publierons notamment dans notre prochain numéro :  
- le deuxième volet de l'étude de J.C. Chevalier sur la symbolique de Montségur qu'il ne nous a pas été possible d'inclure dans le présent numéro ainsi que "Les sources du seigneur des anneaux", une étude de Renée Camou.

## Du Solstice à la Saint Jean d'Hiver

# Noël fête païenne

Lorsque le présent bulletin parviendra à nos amis sociétaires, le soleil ouvrira la porte hivernale du solstice. Le monde chrétien fêtera alors la Noël. Est-il un événement plus populaire que la nativité du Dieu incarné à partir de laquelle des millions d'hommes comptent les années ? La fête de Noël n'est pourtant qu'un épiphénomène qui n'a qu'un rapport très vague avec l'événement commémoré. C'est la Pâque chrétienne, célébrée en mémoire de la Résurrection de Jésus et de son acte sacrificiel, qui est la fête des fêtes. De fait, dans la liturgie de l'Eglise romaine, la Noël comme l'Epiphanie d'ailleurs, ont été instituées moins pour célébrer l'anniversaire de Jésus, qu'aucun texte sacré ne donne, que pour prendre le contrepied et christianiser les fêtes païennes du solstice d'hiver. Il ne s'agit aucunement ici de mettre en doute la naissance de Jésus, mais de porter un regard critique sur l'événement de Noël universellement connu.

Dans l'Antiquité, de nombreux

peuples craignaient que la longue obscurité de décembre n'entrave la réapparition du soleil ; c'est pourquoi ils sacrifiaient à des rites magiques en allumant des feux et en décorant les demeures de plantes à feuilles persistantes, symbole de survie. Quelques manifestations de ces anciens rites qu'on pourrait classer comme folkloriques et qui n'ont qu'un rapport très vague avec l'événement concerné, subsistent encore de nos jours. Telle par exemple, la bûche qu'on brûle solennellement le 24 décembre. Il en est d'ailleurs de même du traditionnel arbre de Noël, toujours de la famille des conifères "semper virens", qui ne meurt pas pendant l'hiver et s'illumine de bougies et d'ampoules, symboles de lumière solaire.

Le nom de Noël vient du latin "natalis", naissance, anniversaire et "dies", jour de. La fête préférée des Romains était appelée Saturnales, elle commençait le 17 décembre et se terminait le jour de la naissance du soleil vaincu "Dies Solis Invicti Nati" c'est-à-dire du solstice d'hiver. Cette



solemnité fut transformée plus tard en Noël, afin de la purifier des apports païens.

Au début de notre ère, l'empire romain est particulièrement marqué par une idéologie religieuse solaire, au centre de laquelle rayonne l'antique dieu indo-aryen, Mithra. En 274, l'empereur Aurélien se place sous le patronage du soleil et instaure le culte du "Solis Invictus" (soleil invaincu) célébré au solstice d'hiver, le 25 décembre. A cette époque, les fidèles considéraient Mithra comme le fils de Dieu et d'une vierge, né justement le même jour, dans une grotte, en présence de bergers. Les similitudes entre l'antique religion mithriaque et la nouvelle religion, chrétienne sont saisissantes.

*(Relire avec intérêt l'article de J.L. Aubarbier; Spiritualité Cathare, bulletin n° 11, Automne 1992).*

Pour des raisons probablement plus politiques que religieuses, au IV<sup>e</sup> siècle, Constantin articule le culte du soleil, dans lequel il avait été élevé, avec celui du dieu astral Mithra et du christianisme riche d'espérance. Pour ces trois cultes, un seul anniversaire, le 25 décembre ! Ce n'est qu'au cours de ce même IV<sup>e</sup> siècle, en 354 précisément, sous le pontificat de Libère, qu'on commence à célébrer la naissance de Jésus, le 25 décembre, au solstice d'hiver. L'Eglise d'Occident, la première, rattacha la nativité de Jésus au solstice d'hiver. Les justifications avancées par quelques théologiens sont aujourd'hui sans fonde-

ments, tout le monde semble d'accord sur ce point. En effet, il suffit pour s'en convaincre de relire, avec un œil critique Luc II, 1-7. Pour répondre au recensement promulgué par César, Joseph, originaire de Bethléem, devait se rendre dans sa ville. Parti de Nazareth où il s'était fixé avec sa famille, il aurait parcouru, avec Marie, plus de 100 kilomètres jusqu'à Bethléem. En cette région montagneuse de Palestine située à 800 mètres d'altitude, les hivers sont parfois très rigoureux (Jérémie XXXI,22). Il est peu probable que le bienveillant Joseph ait pris un quelconque risque vu l'état de Marie à la veille d'enfanter à la fin du mois de décembre. D'autre part, Luc (II,8) nous rapporte qu'à la même époque, il y avait des bergers qui vivaient en plein air et gardaient leurs troupeaux la nuit. Cette dernière description nous révèle l'incompatibilité de la situation, l'anachronisme de vivre à l'extérieur et de faire paître les troupeaux en plein hiver. Jésus n'a donc pas pu naître au cours d'un mois froid et pluvieux, comme en décembre ou janvier, mais dans une saison clémente, également favorable aux déplacements des populations devant se faire recenser.

En célébrant, au solstice d'hiver, la nativité de Jésus qui n'a pu être un 25 décembre, l'Eglise récupérait les anciennes valeurs des fêtes païennes de la naissance du soleil et plus particulièrement celles de Mithra, ce qui d'ailleurs fera plus tard dire à Ernest Renan "si le christianisme eut été

arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eut été mithriaste". Ainsi, notre belle fête de Noël ne peut être dissociée de ses origines "païennes".

### CES MAGES VENUS D'ORIENT

Ceci nous amène à l'évangile selon Mathieu-II-1,7,16- dont l'histoire des mages venus d'Orient adorer le "roi des Juifs" ne peut être dissociée de la naissance de Jésus.

Les mages sont les prêtres de la très ancienne religion iranienne appelée mazdéisme, réformée par Zoroastre sept à huit siècles avant notre ère. Cette religion s'est répandue en Grèce puis dans tout l'empire romain sous la figure de Mithra. Le mazdéisme aura une action certaine sur l'hellénisme et, ce qui est plus difficile à admettre, sur le judaïsme. Son influence sur le crypto-christianisme est indéniable, de nombreux thèmes évangéliques ont été alimentés par la gnose zoroastrienne. Par exemple, seul l'évangile de Mathieu relate l'adoration des mages venus à Bethléem alors que Luc mentionne de simples bergers-II; 8-20. Les exégètes soucieux d'affirmer l'originalité du christianisme sur la tradition judaïque n'ont pas hésité à remanier le proto évangile de Mathieu pour y interpoler l'histoire des mages.

Au III<sup>e</sup> siècle après J.-C., apparaît la religion manichéenne, elle aussi nourrie de mazdéisme zoroastrien et de divers courants religieux tels que

la gnose, le christianisme, le bouddhisme... Prêché par Manes (ou Mani) en Mésopotamie, le manichéisme s'étendit jusqu'en Inde et en Chine. La doctrine manichéenne enseigne la coexistence et la lutte acharnée du principe du bien et du principe du mal, ce dernier étant responsable de la création physique, charnelle de l'homme; l'être humain ne trouvant son salut que par la connaissance de la vraie science qui est la Gnose.

Le manichéisme donnera naissance au catharisme médiéval au centre duquel se trouve le concept sotériologique du mazdéisme où l'homme se sauve à la fois par lui-même et par le sauveur, le sauveur étant, bien entendu, le Messie dans le christianisme, (Mirh) Mithra dans le mithraïsme et Bodhisattva dans le courant majoritaire du bouddhisme mahayana.

L'héritage zoroastrien est d'autant plus considérable, qu'au thème fondamental de sauveur s'ajoute celui de la Résurrection. Les premières légendes de mages venus en Palestine sont orientales mais les Pères de l'Eglise s'empressèrent de christianiser toutes formes de croyances mazdéennes ou mithriaques.

"L'Opus imperfectum in Mattheum", manuscrit daté du IV<sup>e</sup> siècle, longtemps attribué à Jean Chrysostome, établit le lien entre douze mages qui guettaient depuis le Mont Victoire, en Iran oriental, l'étoile révélatrice de la naissance du sauveur, avec la venue des trois mages à Bethléem, sous la conduite de la même étoile.



Comme les mages avaient quitté Bethléem au lieu de devenir les disciples du Christ, suivant l'Évangile, le manuscrit du pseudo-Chrysostome ajoute qu'après la Résurrection, les douze mages seront convertis par l'apôtre Thomas lors de sa mission d'évangélisation en Perse et en Inde. Se référant au psaume 72, Tertullien (115-220) n'hésite point à faire des rois ces mages venus d'Orient. Le pape Léon (+ 461) exploite la légende et fixe le nombre de mages de douze à trois, en rapport avec le nombre d'offrandes et insiste sur l'adoration comme signe d'allégeance au christianisme. La plus ancienne apparition des noms des trois mages légendaires, désormais traditionnels, remonte au VIII<sup>e</sup> siècle. La mention proviendrait d'un moine mérovingien qui aurait transmis les noms de :

*Melichior (Melchior)*

*Gathaspa (Gaspard)*

*Bithisarea (Balthazar)*

Quelques évangiles apocryphes qui circulèrent entre le deuxième et le sixième siècle du christianisme vont, eux aussi, contribuer à la légende. Nous ne retiendrons que celui du Pseudo-Matthieu (6<sup>e</sup> siècle) qui note la présence d'un bœuf et d'un âne dans la grotte où serait né l'enfant Jésus.

#### LA GROTTÉ INITIATIQUE DE BETHLÉEM

Cette dernière image de la crèche nous conduit directement à la grotte de Bethléem, sur la commune

d'Ornolac, près de Tarascon sur Ariège. Suivant les descriptions de divers témoins dont Déodat Roché, on pouvait toujours distinguer, il y a quelques décennies, des dessins rupestres du bœuf (ou du taureau), de l'âne, d'un personnage coiffé du bonnet phrygien.... Bref, d'un ensemble iconographique probablement en relation avec l'ancien culte mithraïque. Il n'est plus possible aujourd'hui d'étudier ces représentations pariétales exécutées au manganèse ? L'ignorance et le vandalisme, plus que les morsures du temps, ont accompli leurs œuvres destructrices.

S'il est difficile de ce prononcer aujourd'hui sur un éventuel culte taurobolique de Mithra, la grotte de Bethléem a livré d'autres témoins archéologiques d'un grand intérêt pour l'histoire du catharisme ariégeois. Les moins contestables sont deux colombes, l'une blanche, en terre cuite, l'autre frappée sur une plaque de métal non ferreux (bronze?) dont le graphisme a inspiré Déodat Roché pour illustrer la couverture des cahiers publiés par la Société du Souvenir et des Études cathares qu'il avait fondée. La colombe symbolisait pour les chrétiens orthodoxes et pour les cathares le Paraclét, l'Esprit consolateur dont parle Jean, l'apôtre de la Lumière et de l'Amour.

Un superbe chrisme sur pierre a été déplacé de la grotte pour être encastré dans un des piliers extérieurs, à l'entrée de la modeste église d'Ornolac.

Sur l'une des parois de la grotte, on peut voir un grand pentagone de quelques centimètres de profondeur, à la fois naturel et retouché. Une personne y peut prendre place debout, jambes écartées et bras en croix. De petits pentagones de pierre, de plomb... ont également été découverts dans des grottes ou des terrasses d'Ussat Ornolac et sur d'autres sites archéologiques réputés cathares.

Le Château de Montségur a été intentionnellement construit en pentagone irrégulier alors que la topographie du terrain ne l'imposait pas. Bien qu'aucune source historique ne permette de donner une destination précise au pentagone, celui-ci semble cependant avoir joué un rôle non négligeable dans la symbolique cathare; nous sommes tentés de l'assimiler au pentagramme, figure magique fondamentale des pythagoriciens dont on retrouve des traces de leur enseignement dans le manichéisme, précurseur du catharisme. Le centre de la grotte est occupé par un important monolithe de granit taillé qui repose sur trois gros galets parfaitement polis, pendant des millénaires, par l'Ariège qui coule en contrebas. Cette insolite construction fait plutôt songer à une table liturgique qu'à un dolmen que les préhistoriens peut-être à juste titre, se refusent à reconnaître. Il est troublant qu'à un moment précis de l'année, la grotte fasse l'objet d'un phénomène solaire. Des chercheurs ont constaté que le 21 décembre, jour du solstice d'hiver, à midi précise, le

soleil pénètre par l'ouverture de la grotte et vient caresser la table du "dolmen". Est-ce le fruit du hasard ? nous ne le pensons pas, car d'une part l'emplacement du "dolmen" a été calculé avec précision et, d'autre part, la lumière solaire et son mouvement, vénérés par les cathares-johanniques, est une des clefs de la symbolique des architectures religieuses en résonance avec le rythme cosmique, géobiologique, et plus particulièrement des solstices.

#### JEAN L'APOTRE AIMÉ DU CHRIST ET DES CATHARES

Vers le 21 juin, le soleil, dans sa marche cyclique annuelle amorce sa descente, c'est le solstice d'été. Vers le 21 décembre, le soleil ouvre la porte hivernale de sa marche ascendante, la lumière va symboliquement prendre le dessus des ténèbres. Ce dualisme cosmique de l'affrontement violent entre ces deux entités n'est qu'une métaphore certes, mais sur laquelle va s'appuyer le courant spirituel johannique, manichéen et cathare pour livrer le difficile combat du Bien contre le Mal dont la victoire finale du Bien permettra aux hommes d'être enfin libres. Le symbolisme de la naissance du Christ au solstice d'hiver est très puissant : il introduit la phase lumineuse du cycle solaire. Celui de Jean le Baptiste, au solstice d'été, c'est-à-dire dans la phase décroissante, d'obscurcissement du soleil, est remarquable dans sa perspective évangélique : "Il faut qu'il croisse et



que je diminue (Jean III-30"). Le disciple préféré du "Maître" fut aussi son confident. On lui attribue l'Apocalypse qui sous le couvert de donner un enseignement exotérique, est destiné aux esprits qui dépassent la fermeture du dogme. Les cathares, comme d'ailleurs tous les mouvements mystiques et initiatiques traditionnels, se sont prévalus de la tradition johannique et du Christ solaire passé par la mort et la Résurrection. Il appartient à chacun de nous de retrouver le souvenir des cathares dans l'espoir d'une renaissance spirituelle, seule capable de sauver l'humanité de la plus grande catastrophe.

A la veille d'une nouvelle année, nous formulons pour vous tous, nos meilleurs voeux de santé et de Paix et nous vous prions d'écouter la merveilleuse voix de Jean si précieuse au Christ et aux cathares :

*"MES BIENS AIMÉS,  
AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES".*

CHARLES GALIANA

## CE QUE FUT LE CATHARISME

### ou Une société libérale et tolérante au Moyen-Age

*Nous reproduisons à partir du présent numéro, et en deux ou trois fois, une captivante étude de fond sur le catharisme, due à notre regrettée amie, Isaura Alban.*

Il est très impressionnant de venir parler du Catharisme dans une de ses Hauts-Lieux, dominé par la grande et noble figure de Guillabert de Castres, modèle achevé du "Pur Chrétien", du "Bon Homme", du "Parfait" celui qui a achevé, "parfait" une instruction préparatoire à une ordination lui donnant le droit de conférer le "Consolament", qu'il fut homme ou femme, les âmes n'ayant pas de sexe.

Nous allons voir, d'une manière aussi claire que possible pour un sujet aussi complexe qu'une Église, dans une époque d'aussi intense activité spirituelle et de contestation, que le XII<sup>e</sup> siècle, ce qu'étaient le Catharisme, ses sources, ses liens avec des mouvements hétérodoxes voisins, la

Société dans laquelle il s'était si parfaitement intégré, et la place importante qu'y tenaient les femmes. Puis les principales croyances dont la Réincarnation, les véritables causes des "croisades" et pourquoi le midi succomba et perdit son indépendance. Enfin, un bref résumé des cinq croisades. Et nous n'oublierons pas tout ce que peuvent nous révéler les contes et légendes du Catharisme et leur symbolisme.

Tout d'abord, voyons quelques définitions :

A côté des "Parfaits" dont nous venons de parler, il y avait les simples fidèles; ceux-ci n'étaient astreints à aucune obligation, ils se mariaient, élevaient leurs enfants et menaient ce que nous appellerions une vie normale. Note - une femme pouvait devenir "parfaite" avec l'accord de son mari, après avoir mené une vie normale d'épouse et de mère : Esclarmonde de Foix avait eu six fils quand elle reçut l'ordination des mains de Gillabert de



### ABONNEMENTS - RÉABONNEMENTS

La cotisation pour 1994 demeure fixée à 100 francs, au minimum.

Cette cotisation implique le service des quatre numéros annuels de notre association.

Nous invitons les sociétaires à se mettre à jour de leur cotisation par chèque bancaire ou chèque postal à l'ordre de :

"Spiritualité Cathare, hier, aujourd'hui, demain  
CCP 34460 M - Montpellier

à adresser à :

J.P. Astruc - 44, rue Jean-Jaurès - 11110 Vinassan.

Merci à tous





Castres. La vie des "Bons Chrétiens" était simple et frugale, ils ne mangeaient pas de viande et jeûnaient fréquemment ; ils vivaient en communautés, il y avait des communautés d'hommes et des communautés de femmes. Le mariage n'était pas un sacrement, il n'était pas indissoluble, il reposait sur le libre consentement des deux parties et ne devait être basé ni sur l'intérêt ni sur la contrainte, (notons qu'il en était de même dans la civilisation celtique où il était fondé sur le libre choix, les femmes ayant les mêmes droits que les hommes). Il ne donnait lieu qu'à une cérémonie très simple. D'autre part, l'union libre ne causait aucun scandale : si un homme et une femme vivaient ensemble et élevaient des enfants, personne ne se demandait s'il s'agissait d'un mariage légal.

D'autre part, quand un homme (ou une femme) recevait le Consolament, "un bon esprit descendait du ciel et s'unissait à son âme, mariage mystique dont Dieu était l'auteur". La convenenza était un accord, la promesse de respecter la règle. Le Consolament était le baptême d'esprit par l'imposition des mains, avec la lecture de l'Evangile de Saint-Jean (ou d'une partie) et la récitation de quelques autres prières. Il était conféré par un homme ou une femme ayant déjà été ordonné (Parfait). Le récipiendaire s'engageait à renoncer volontairement aux biens et aux choses de ce monde en entrant dans l'Ordre, et à se consacrer au service

d'autrui. L'endura était un jeûne de purification d'un maximum de neuf jours; mais lorsque la croisade atteignit son point culminant dans l'horreur, les Cathares promis à la torture, à l'emmurement ou au bûcher ont certainement pu être tentés de poursuivre l'endura jusqu'à la délivrance finale.

Adorer - Saluer respectueusement (ce qui est son sens primitif).

Symboles - De par son origine partiellement orientale, le Catharisme devait apprécier cet outil indispensable à la transmission de vérités spirituelles. En effet, si "Les écrits restent", ils sont de moins en moins intelligibles à mesure que passent les siècles et les millénaires, et en outre, ils sont falsifiés volontairement ou par ignorance, par des traducteurs de traductions, et des transcripseurs, des copistes, négligents, trop peu instruits ou trop zélés pour leur foi, et considérant la Vérité comme sans importance. Tandis qu'une profonde vérité placée au cœur d'un conte symbolique ne s'envolera pas; son véhicule, le conte, charmera les enfants, sera méprisé des esprits forts et vulgaires, mais fera réfléchir ceux qui cherchent la Connaissance, suivant en cela les paroles de Jésus rapportées par Thomas : "Que celui qui cherche ne cesse jamais de chercher, à force de chercher il trouvera, alors il sera émerveillé et dominera la matière". C'est le véritable rêve des alchimistes : la spiritualisation du corps matériel. Quelles sont les sources de notre connaissance du Catharisme ? Elles

sont rares, tant de documents ayant été détruits. Les plus nombreuses viennent des adversaires victorieux du Catharisme, (car ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire). Ce sont les documents de l'inquisition. Or, les vainqueurs font rarement l'éloge des vaincus et de leurs idées philosophiques, morales ou religieuses... Il y a aussi des déclarations d'apostats et des dépositions obtenues sous la torture, donc fausses ou, au moins, suspectes. Il existe quelques rares documents officiels cependant, tels "La Cène secrète", la "Vision d'Isaïe" (sorte de genèse), "Le livre des Deux Principes", le "Rituel Occitan", le "Rituel Latin de Florence", des traductions des Evangiles, les Epîtres de Saint-Paul, et surtout l'Evangile de Saint Jean et l'Apocalypse.

Et nous avons aussi des contes et légendes du folklore, qui, en passant de bouche à oreille aux temps du Catharisme, en ont pris la coloration.

Nous pouvons espérer retrouver un jour des documents précieux de grande importance, comme ce très fameux "Trésor Cathare" (composé très probablement d'objets du culte et de documents anciens et rares, livres sacrés apportés d'Orient ?) qui, peu avant la chute de Montségur, fut, une nuit, descendu avec des cordes côté falaise, et emmené vers une destination inconnue. Peu avant le bûcher ou devaient disparaître 215 ou 220 "purs chrétiens" (Parfaits), on vit, sur un mont voisin, briller un feu; une tradition rapporte que les condamnés sur-

ent alors que les précieux documents étaient en lieu sûr, et que, lorsque les temps seraient venus ou " tout ce qui était caché serait révélé" (St Mathieu) Justice leur serait rendue.

En attendant, les sources que nous possédons ont été étudiées depuis plusieurs décennies par des chercheurs consciencieux, des historiens désireux de rétablir des vérités aussi nombreuses que possible dans leur état originel; les plus importants étant Déodat Roché (à qui son père avait montré le chemin), puis R. Nelli, J. Duvernoy, F. Niel, etc... C'est donc surtout sur leurs écrits qu'est basé le présent travail. "Le bûcher de Montségur" de Zoé Oldenburg, est à conseiller aux débutants dans ces études.

D'autres auteurs, malheureusement, écrivent sur le Catharisme, étant donné sa vogue actuelle, quelques chapitres plus ou moins documentés, et plutôt moins que plus, hélas !, qui servent d'appât pour faire lire le reste, qui est un appel au nationalisme occitan, à des fins intéressées et surtout politiques.

A quoi bon, diront certains, ce retour sur le passé ? Pour plusieurs raisons : d'abord le passé, c'est la trame, ce sont les racines du présent, lui-même base de l'avenir. Un peuple qui fait fi de son passé est comme un homme sans mémoire, un amnésique qui ne profitera pas des expériences déjà vécues, pour construire un avenir meilleur. Et il s'agit aussi d'une réhabilitation, de rétablir la vérité au sujet



d'une des plus grandes hypocrisies et injustices de l'histoire : La destruction, sous prétexte d'hérésie, d'une contrée pacifique, riche et heureuse, dont les habitants revenaient aux simples croyances des premiers chrétiens et essayaient de pratiquer leurs vertus : l'amour, la tolérance, l'entraide, car ils étaient à la fois traditionalistes et précurseurs, mais dans une civilisation éclose trop tôt, et qu'une tempête emporta. Enfin, dans une époque de violence comme celle que nous vivons, il est réconfortant de savoir que nous avons dans notre atavisme les germes de libéralisme et de tolérance d'une société bâtie par nos ancêtres, et dont les reflets éclairent toujours notre subconscient.

Nous allons essayer de comprendre cette période dramatique de l'histoire des civilisations, et les motivations des parties en présence, car tout est explicable (admissible, c'est une tout autre question).

Au Moyen-Age, les pays d'Oc étaient donc une région fertile, active, dotés d'un commerce et surtout d'un artisanat florissant, et dont la civilisation raffinée était la plus brillante d'Europe. Ils avaient à leur tête des Seigneurs protecteurs des lettres et des arts beaucoup plus que guerriers, et dont certains s'honoraient d'être "Troubadours"; dans cette société, les femmes avaient retrouvé une partie des libertés dont elles jouissaient dans la société celtique qui précéda la nôtre; c'était, enfin, un pays heureux : il fut anéanti par le fer et par le feu, en

un siècle et demi environ par les forces conjuguées de la papauté et de la France du Nord; le motif invoqué étant une hérésie ! Et comme il est classique (Vae Victis, disaient les Romains) les vainqueurs colportèrent sur les vaincus les calomnies les plus invraisemblables, comme celles de manger des enfants ! (Histoire de France d'Anquetil en 24 livres, Paris 1829) ce qui, pour les végétariens, étaient doublement affreux. Mais les premiers chrétiens ne furent-ils pas accusés de se livrer à des sacrifices d'enfants et à des "pratiques abominables" ?

Il y eut donc, à la "croisade" d'autres raisons, politiques et économiques celles-là (comme pour la guerre de Troie, cité ou Hélène de Sparte n'alla sans doute jamais) et on peut aisément percevoir ces motifs à la lumière des faits, et comprendre pourquoi un double black-out les a dissimulé pendant sept siècles : Côté du Nord (Roi de France) c'était l'occasion rêvée d'annexer à coup sûr une région fertile et prospère, et de supprimer ce "Roi du Midi" (comme on l'appelait en terre sainte) qui lui portait ombrage, et d'éviter ainsi que ces puissants Comtes de Toulouse ne deviennent le centre d'attraction de l'hexagone qui s'unifierait alors sous leur égide. En effet, Toulouse avait déjà été la capitale d'un royaume Wisigoth qui allait jusqu'à Gibraltar; il y avait donc un précédent. En outre les croisades orientales étaient près de leur dénouement et le chemin de

l'Ouest, de ses richesses et de son or n'était pas encore redécouvert. Il ne restait donc que le Midi comme source d'apanages à distribuer et de places à octroyer (après confiscation sous un prétexte aussi légitime qu'une hérésie (et liquidation des possesseurs).

Côté clergé : l'Eglise voyait son rêve d'hégémonie compromis, les fidèles aller aussi aux sermons des Bons Hommes et désertier quelque peu les confessionnaux, d'où un moyen de pression de moins. Les Cathares pratiquaient la confession publique - à laquelle on revient actuellement - La chasse aux hérétiques une fois organisée, le clergé reçut une partie des produits des ventes des biens confisqués, qui n'avaient pas été détruits par le feu, y compris les pierres de construction des immeubles. Les "hérétiques", même relevés de l'excommunication, restaient privés de droits civils, ils ne pouvaient hériter, ni leurs héritiers leur succéder. Ils avaient seulement le droit de dénoncer d'autres hérétiques et de témoigner contre eux ! Les médecins catholiques romains n'avaient pas le droit d'aller les soigner, ni même de les recevoir. Notons que les Cathares connaissaient et enseignaient les propriétés des plantes médicinales.

Ce qui est étrange, c'est que cette guerre d'extermination ait duré un siècle et demi, avec une intensité qui ne fit qu'augmenter, dans la population, la soif d'un retour aux sources de l'Évangile, et qui inspirera plus tard

d'autres mouvements, couronnés de succès ceux-là, et les "Guerres de Religion" feront s'évanouir définitivement le rêve d'une théocratie universelle sous l'égide de Rome.

Depuis que le Catharisme éveille l'intérêt du public, des auteurs partiaux n'osant plus approuver ouvertement ce siècle et demi de destructions, de massacres et de tortures, ont trouvé un paravent commode derrière lequel dissimuler leur mansuétude : "L'Unité Française ! qui aurait eu besoin de tant de souffrances et d'un tel anéantissement pour se réaliser ! Or, comme le faisait remarquer il y a quelques années, un historien de ces époques troublées, l'unité française, réalité géographique, se serait faite de toutes manières, mais peut-être un peu plus tard, et non sous la direction de Paris, capitale fort bien placée pour les Empereurs romains dont les conquêtes allaient de l'Ecosse (mur d'Hadrien) à l'Espagne, mais qui était fort mal située pour l'hexagone, car trop vulnérable et exposée aux invasions du Nord et de l'Est, qui déferlèrent fréquemment sur elle. L'union se serait simplement faite sur d'autres bases que la spoliation et la destruction, comme le jeu des mariages et des alliances négociées et peut-être, comme l'ont fait fort sagement d'autres pays, pour maintenir l'égalité entre les provinces, en créant aussi une capitale politique vers le centre du pays, éloignée des frontières, ce qui aurait laissé aux capitales régionales leur vitalité propre dans tous les



domaines. Le destin en décida autrement. A la fin de l'épopée cathare, alors que tout n'était que ruines et cendres, un troubadour, voyant comme tous les poètes, déclara : "Au bout de sept cents ans, le laurier reflurira". Peut-être sommes-nous arrivés aussi aux temps où "Tout ce qui était caché serait dévoilé" ? Nous comprendrions alors qu'il était dans l'ordre des choses que le vertueux silence qui escamota cette sinistre période pendant tant de siècles, prit fin. Et en effet, les études historiques de ces dernières années et même de ces derniers lustres, nous donnent, de cette funeste période, assez lointaine pour être vue avec un recul suffisant, une vision plus équitable que celle des chroniqueurs qui étaient de l'autre côté de la barrière, et n'auraient pu, sans les plus graves dangers, parler autrement.

Le Catharisme, comme à peu près tous les mouvements hétérodoxes, fut une contestation des pouvoirs et de la richesse du clergé d'alors, qu'ils estimaient abusifs, et un désir de libération qui devait pouvoir se réaliser par un retour aux sources, aux Evangiles primitifs, qui prêchaient l'amour, la fraternité, l'entraide, la non-violence, et le Catharisme fut non violent et spiritualiste dans une civilisation où la violence, le goût du lucre et l'esprit de domination étaient le mobile de tant d'actions. L'humanité a peu de mémoire. Les hommes avaient alors oublié que sous le même ciel, bien longtemps auparavant, les Druides

enseignaient que l'égoïsme, la cruauté et le goût du lucre étaient les racines de tous les maux; puis, tout près de là, la Rome dégénérée avait oublié les vertus ancestrales qui avaient fait sa force, et sombrait dans la décadence, entraînant avec elle ses conquêtes.

Or, les Rois voulaient annexer ces riches provinces; c'était Clovis, politique habile autant qu'ambitieux, qui avait compris le premier que pour assurer son pouvoir, il lui fallait l'alliance du pouvoir religieux, d'où sa conversion publique à l'occasion d'une victoire. (C'est aussi lui qui vainquit les souverains de Toulouse, dont les possessions allaient jusqu'à Gibraltar, et qui supprima ainsi l'immense royaume de ceux qu'on appelait "Les bons rois Wisigoths").

Notons en passant que cette alliance roi-clergé permit aussi l'écrasement d'un Ordre riche, puissant, et remarquablement organisé, les Templiers, eux aussi très en avance sur leur temps. Mais ils soutenaient ouvertement "l'Eglise Catholique et Johannite" et non l'Eglise de Pierre (romaine), ceci, comme les Cathares.

D'autre part, l'Eglise catholique romaine reprochait au Catharisme sa conception de l'Esprit : La composition de l'homme, dans l'antiquité, était triple. Un corps physique, matériel, une âme sensible, un intellect, et un esprit d'essence divine. Les premiers chrétiens adoptèrent tout naturellement cette division, mais au concile de Constantinople de 869, l'Eglise Romaine, qui devenait de plus en plus

puissance temporelle, décréta que l'homme n'était fait que d'une âme douée de quelques pouvoirs spirituels, et d'un corps matériel; il se trouvait sur la terre pour y subir les conséquences du "péché" et tâcher de faire son salut; mais c'était l'Eglise, et l'Eglise seule (c'est-à-dire le clergé) qui assumait la charge de sauver les âmes et d'être le lien unique entre Dieu et l'homme, rôle tenu jusque-là, chez l'homme, par son esprit. Nous comprenons mieux pourquoi la réponse de Jeanne d'Arc à ses juges : "Dieu premier servi" leur donna un prétexte rêvé pour justifier une condamnation décidée d'avance. Mais le temps passa, fin alement son parti gagna, et lorsque l'un de ses juges mourut (P. Gauchon) on en fit le bouc émissaire des autres (16 ou 17) qui étaient devenus amnésiques quant à leur rôle, et la réhabilitation put avoir lieu sans troubler personne.

En dépit de tout cela, dans l'histoire religieuse du monde, le courant spirituel sous-jacent à la Vie se manifeste à différents intervalles pour répandre des idées et des impulsions plus pures, plus conformes à sa source, et, avant de s'occulter sous les coups du Mal, provisoirement vainqueur, il dépose des germes précieux, pour l'avenir d'une future manifestation. Le Catharisme répondait exactement aux désirs de la Société évoluée de ces régions, de se libérer d'un pouvoir religieux oppressif, fanatique et intolérant, qui n'avait pas suivi l'évolution des mœurs et des idées; ce pou-

voir restait enfermé dans ses dogmes, imposait des règles étroites, et se voulait le seul représentant plénipotentiaire de Dieu. De sorte que des groupes chrétiens se formaient qui revenaient à l'enseignement primitif des Evangiles : Patarins, Henriciens, Vaudois, etc... Ils avaient en commun une structure très large, aucune différence de détail ne les séparait puisqu'ils étaient tous chrétiens et enseignaient l'amour de Dieu et du prochain en le pratiquant, le reste devant leur être donné par surcroît.

Le Catharisme a été favorable aux femmes : il n'admettait pas de différences entre les âmes, les différences étaient seulement physiques, matérielles, donc sans importance réelle; la réincarnation avait lieu sans distinction de sexe. Un misogyne pouvait aussi bien être femme dans une incarnation postérieure, ce qui donnait à réfléchir.

Dans la réalité sociale de l'Eglise Cathare, l'égalité des sexes était complète : les femmes pouvaient devenir "Parfaites" et conférer le consolat; elles pouvaient aussi prêcher, bien qu'elles ne le fissent que rarement en fait (il en était de même chez les Vaudois) car elles s'occupaient surtout d'entraide sociale; les communautés offraient aux femmes et aux filles isolées refuge et protection. Les communautés de femmes étaient nombreuses; il y en avait dans toutes les localités de quelque importance; un hôpital et une école y étaient généralement joints, et souvent un atelier



textile (filature, tissage, etc...). Les femmes dénuées de ressources, ou n'ayant que des ressources très faibles, trouvaient dans ces communautés que faisait vivre leur propre travail (souvent un atelier de tissage) plus de liberté, d'indépendance et de responsabilité que dans les couvents catholiques. Les femmes de petite noblesse, dépourvues de moyens d'existence correspondant à leur rang, trouvaient à s'occuper dans ces organisations, et à y jouer un rôle qui les égalait aux hommes, et répondait à leur tendance à l'émancipation et à l'indépendance. "Le même phénomène se produisit en Provence au XIV<sup>e</sup> siècle, la vie y était dure aux femmes isolées : beaucoup entrèrent dans les communautés des béguines de Saint-François pour échapper à l'exploitation ou à l'asservissement marital et patronal".

Les hérétiques méridionaux, dans l'ensemble, ont essayé de hâter l'avènement du mariage conclu par simple consentement mutuel basé sur l'amour réciproque, excluant sinon en droit, du moins en fait, la direction autoritaire masculine. Ce n'était d'ailleurs pas une nouveauté, mais un retour à la société précédente de la Gaule.

Les troubadours, de leur côté, avaient habitué les Dames de la société aristocratique à situer l'Amour vrai dans un adultère idéal qui préfigurerait "le nouveau climant de l'Amour". Il s'agit là, des simples croyants.

Cette émancipation morale de la femme a dû s'accompagner d'une plus

grande liberté sexuelle, et il est évident que les Dames chantées par les troubadours ne nous apparaissent pas toujours comme des modèles de vertu du point de vue des moralistes catholiques sévères. Il faut toutefois noter qu'un certain nombre d'entr'elles affectaient une plus grande liberté de mœurs qu'elles n'avaient en réalité; on reverra cela sous la Régence, car l'important est d'avoir l'air à la mode. C'était une réaction contre la perte de liberté et d'indépendance qu'elles avaient subie lors de la destruction de l'ancienne société celtique, liberté et indépendance qui nous paraissent encore incroyables, à nous qui émergeons à peine du code civil de Napoléon pour qui les femmes n'étaient guère plus que des objets et des génitrices. Cette réaction explique partiellement l'influence de l'idée de la "Dame" sur la chevalerie, et l'importance de la Vierge - "Notre-Dame" - dans la chrétienté : dévotion qui faisait revivre les très anciens cultes de la Grande Déesse, la Grande Mère des dieux et des hommes, la Vierge Mère, éternellement vierge, éternellement mère; et c'est aussi vers cette époque que se bâtissent le plus grand nombre de cathédrales à Notre-Dame. Notons en passant que les "dieux" - les "brillants" les "lumineux" étaient des forces de la Nature, des qualités ou des vertus, rappelant en cela les anges de l'évangile de Saint-Jean.

Les deux pôles de la contestation féminine furent alors le libertinage de l'Amour Courtois d'un côté, et de

l'autre la vie ascétique que menaient les Parfaits (des deux sexes), avec les mêmes droits, les mêmes devoirs et les mêmes responsabilités. Cette contestation visait particulièrement le mariage catholique indissoluble et inégalitaire où la jeune fille était donnée par son père à un inconnu, sans avoir été consultée, et cela pour un intérêt de famille, ou, chez les puissants de ce monde, comme prime pour sceller une alliance. Les Cathares, en effet, ne comprenaient pas qu'un mariage indissoluble put permettre le remariage d'un conjoint veuf. Cette indissolubilité causa des drames : on cite un seigneur catholique marié, qui, voulant épouser une riche héritière et ne pouvant répudier son épouse légitime, n'hésita pas à faire faire à cette dernière, qui était près d'accoucher, une longue course à cheval à rapide allure, ce dont elle mourut peu après son retour, peut-être aidée en cela par le médecin du château...

Les œuvres sociales rapprochèrent beaucoup les classes de la société, ce fut le grand souci des parfaites : avec les croyantes de toutes extractions elles poursuivaient la lutte contre la misère et la maladie et elles se considéraient comme égales entr'elles, parce que solidaires.

Il est encore d'anciens ordres de chevalerie qui nous font penser à cette époque : il y a quelques années, lors de la messe annuelle de la Confrérie de Saint-Lazare et Saint-Maurice, le Grand Aumonier de l'Ordre fit un ser-

mon remarquable sur les vertus de la Chevalerie adaptées aux temps modernes, en insistant particulièrement sur le culte de la Dame, symbole terrestre de la Reine du Ciel : Notre-Dame-.

(à suivre)

ISAURA ALBAN



Directeur de la publication :  
Mlle Lucienne Julien  
23, av. du Pr. Kennedy  
11100 Narbonne

Maquette - impression :  
Imprimerie Tinena - 11500 Quillan

Tél. 68.20.01.02 - Fax 68.20.11.94

*"Spiritualité Cathare, hier, aujourd'hui, demain"*

Dépôt en Sous-Préfecture de Narbonne

le 24 janvier 1990

parution au Journal Officiel,  
le 14 février 1990

ISSN : 1166 - 8970

Dépôt légal : Décembre 1993



"Heureux ceux qui ont le cœur pur  
car ils verront Dieu"

Matthieu 5 V.8

# De la Pureté

**D**ans son chapitre sur les purs chrétiens et les croyants Déodat Roché écrit : - "Les églises cathares étaient formées par de purs chrétiens qui avaient reçu le consolament et qui étaient entrés dans l'ordre cathare. Ils vivaient dans un complet détachement des choses de ce monde mais ils agissaient par amour en instruisant et aidant les autres hommes à trouver la voie du Salut.

(L'Eglise romaine et les cathares albigeois - p153)

De tels propos suffirent à débouter les détracteurs du catharisme qui voulurent voir dans cet idéal de pureté l'expression aigre d'un nihilisme, d'une ressentiment à l'égard du monde et de la vie. Les critiques que nous avons proposées - suite à la parution du livre de M. Guitton "L'impur" - (Spiritualité cathare N°9) montrent combien encore est vivace, même chez les grands esprits, cet amalgame de l'idéal de pureté avec la figure orgueilleuse - stoïcienne pour soi, contemptrice pour autrui - de la "Belle âme" qui serait d'autant plus

détachée du monde qu'elle le vomirait.

Qui ne veut entendre que les Cathares "agissaient par amour" et "aidaient les autres hommes à trouver le salut". A vrai dire, de même que le moralisme est l'ennemi de la morale, le purisme est l'antithèse du Pur.

- C'est cette idée que nous allons tenter d'expliciter en cherchant d'une part à cerner quelles sont nos illusions lorsque nous forgeons les images emblématiques de la Pureté et d'autre part à mieux déterminer les significations que nous pouvons accorder à la fameuse expression : "La pureté du cœur".

Déodat Roché ajoute à la page 161 cette remarque :

- "La faveur dont ont joui les croyances cathares et leur force ne viennent pas seulement de leur protestation contre les tendances mondaines et politiques de l'Eglise romaine, protestation qui prépare l'amoindrissement du Pontificat.

Ces doctrines sont en même temps "un essai de libération de la pensée

humaine", et il finit par ces mots..." éclairés par la lumière du Christ qui nous unira les uns aux autres par notre nature divine, efforçons-nous de réaliser peu à peu dans l'amour pur, une humanité nouvelle et meilleure".

De tels propos montrent à quel point nous devons nous garder d'enfermer le catharisme dans le domaine des éruditions historiennes, théologiques et épiques. Le risque y est grand de se complaire dans le pittoresque romanesque ou les résumés de doctrines. Leur exposition devait être pour nous l'occasion de mieux libérer notre faculté de penser faute de ce travail d'intelligence qui est réactivation en espoir de la flamme cathare, les bonshommes disparus ne sont plus que piètres figurants de curiosités touristiques. Il s'agit de montrer - en ce monde de tourmente contemporaine que la pensée cathare - même si son avènement fut d'époque est source d'espérance, de libération et de salut.

Pour cela voyons avec lucidité quelles sont nos chimères et nous serons plus proches en clairvoyance de cette "pureté du cœur" où l'amour se travaille.

## I- L'ÉTRANGÈRE PURETÉ

Qui est pur ? Le cathare est semblable au philosophe. L'un n'a jamais prétendu être pur et l'autre sage, même s'ils s'efforcent de naviguer dans les eaux lustrales de l'une et l'autre de ces valeurs. Lorsque la

Pythie delphique déclare que Socrate est l'homme le plus sage d'Athènes, ce dernier, par ironie, dégonfle toute prétentieuse vanité en précisant que lui, au moins, il sait qu'il ne sait rien...

Quant à la modestie et l'humilité aux cathares elle s'accorde mal avec les superbes pharisaïques. Quel homme avait l'audace de se proclamer pur ou sage ? On sourit d'une telle naïveté, on s'inquiète de sa déraison.

Et pourtant notre attachement à la pureté, à la sagesse persiste.

L'idéal est une valeur et les valeurs ne sont pas des êtres... mais ce qui est bien du règne humain c'est de donner un nom, une figure, un visage à notre espérance.

L'enfant, la vierge, le martyr vont devenir icônes - images adultes et paradigmatiques d'une pureté visible incarnée et exposée au cœur des civilisations. Ces trois figures nous réservent bien des surprises.

## A- L'ICONE DE L'ENFANT

Notre souci est de savoir à quoi nous pensons lorsque nous évoquons la pureté. Cela ne va pas sans difficulté semblable à ce dialogue de "sourd" entre Socrate et le bel et jeune Hippias; alors que celui-ci est interrogé sur ce que doit être la beauté elle-même - "Auto to kalòn" - il se contente de proposer des exemples de beautés imparfaites.

Une belle jeune fille, une belle déesse et pourquoi pas un beau cheval,



une belle marmite... participent de la notion avec plus ou moins de bonheur mais aucune ne peut prétendre être la seule à incarner l'essence (Eidos). L'enfant, la vierge et le martyr sont aussi exemples de pureté. Nous voilà donc sous les feux purificateurs d'une ironie toute socratique qui doit nous permettre d'y voir plus clair.

La pensée pure de la pureté ? Voilà l'affaire. Dans l'abstraction, nous concevons le pur comme étant ce qui est sans mélange... quelquefois le simple opposé au complexe. Le Pur n'est que soi, il est plénitude. Rien ne peut ou ne doit venir l'altérer. Si le poète trouve inspiration et sujet d'étude à la beauté marmoréenne qui est pur miroir d'éternité c'est qu'en son essence immuable, elle est.

Mais aussitôt conçue, cette pensée s'inquiète. Le marbre devient cristal fragile, délicat. Nous tremblons à l'idée d'une souillure, d'une corruption inéluctable. Par la force des choses, la beauté se flétrit au grand "dam" de la mignonne, la santé s'altère, les forces nous abandonnent, et même les bonnes intentions, voire les sentiments natifs s'effritent... Tout cela se transforme, se compromet, s'épuise, disparaît pour ne laisser à la bouche qu'un goût d'amertume, des larmes aux yeux et des paroles de nostalgie aux lèvres. Etrange régression intérieure de l'homme qui - vieillissant dans le cours des jours - cherche à remonter en lui vers l'introuvable enfance perdue. Voici l'image vasculaire d'une fraîcheur première.

Premier matin du monde, pur instant inaugural d'une Parousie où l'être se serait posé délicatement comme goutte matinale de rosée sur la lourde glèbe. Que tentons-nous d'imaginer dans le visage de l'enfant ? Le pur clin d'œil d'un instant préempirique - l'éclair lumineux du Fiat dans sa foudroyante et unique donation de la vie. Mais de quel enfant parlons-nous alors ? Nous disons qu'il est "pure innocence". C'est parce que nous refusons de lui accorder quelque état de responsabilité. Et pour cause ! Cet enfant est un être qui n'a pas de passé et pas encore d'avenir. Dans "Ainsi parlait Zarathouska" Nietzsche que l'on accuse injustement de nihilisme quelquefois, répond superbement à l'une des questions de la "parabole des trois métamorphoses".

L'Esprit, ayant acquis l'endurance du "chameau" par son abnégation ascétique va dans le désert où il se transforme en "lion" - force sauvage et destructrice qui affirme d'autant plus sa liberté qu'elle ne veut "ni Dieu, ni maître" et brise les idoles... mais lui manque encore l'essentiel. Il n'est pas créateur. Pour cela, il devra devenir enfant.

Zarathouska de s'interroger :

- "Pourquoi faut-il que le lion devienne enfant ?"

et de répondre :

- "L'enfant est innocence et oublie, un nouveau commencement et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, un oui sacré". (Ainsi parlait Zarathoustra, prologue).

On imagine donc la pureté de cet enfant, innocent parce que nouveau-né, créateur parce qu'insouciant - petit être solaire qui est visage d'un bonheur où se conjuguent l'ignorance et l'inconscience, surtout celle des turpitudes mondaines dans lesquelles il va être jeté.

Disons-le franchement - cet enfant n'a jamais existé et n'existera jamais... L'enfance que nous fûmes et vers laquelle nous lorgnons, est en réalité celle de malins gavroches qui ont un sens inné du parti qu'ils peuvent tirer des situations et des autres.

Le diagnostic Freudien est sans appel... "l'homme n'est point cet être débonnaire au cœur assoiffé d'amour..."

et il ajoute :

- "Homo homini lupus : qui aurait le courage en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? ((Malaise dans la civilisation).

Pour en revenir au principe de réalité, l'image d'Epinal, celle du radieux chérubin, n'est que chimère.

L'enfant est un "pervers polymorphe" - entendons par là qu'il cherche naturellement d'autres voies que la droite. A bon entendeur salut ! Il faudra éduquer ce petit diable. Deux anecdotes célèbres de Rousseau confessent le terrible apprentissage des pouvoirs diaboliques de l'apparence qui est maîtresse des situations mondaines. A onze ans, le voilà confié par son oncle tuteur à la famille du pasteur Lambercier. Advient le

drame; on découvre un peigne brisé dans la chambre de Mademoiselle et personne d'autre que lui ne semble y être entré. On l'accuse - il est innocent, se défend mal, les apparences sont contre lui - le voilà puni injustement. La leçon est désormais apprise. Plus tard chez M. et Mme Lorenzi, il vole délibérément un petit ruban de rose et argent. On le découvre sur lui. Il se disculpe avec véhémence mais il accuse la cuisinière...

- "Non seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer..." et il ajoute, avouant son cynisme - "cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort."

(J.J. Rousseau Les Confessions).

L'affaire est entendue. Les préjugés sont pour lui. Le diabolisme du mensonge n'a d'égal que le remord qui l'assaille encore longtemps après.

Innocente victime, l'enfant devient vite méchant et menteur; belle leçon de la vie ! L'image de l'ange était un mensonge. Les confessions, les nostalgies, les aveux, les remords et regrets suffisent à nous montrer que nous avons de la peine à nous résoudre au règne du Malin.

Comment nous délivrer du Mal, de ces terribles choix éthiques qui nous déchirent le cœur ? L'âme, usée par les tourments rêve d'un état originel édenique, un paradis désormais perdu - où dans un halo ouaté erre une



enfance lointaine. Nous désespérons du monde, de ses affaires. Au fond de nous, l'étincelle inextinguible qui nourrit le feu de la protestation. Les appels au réalisme mature ne peuvent étouffer la pensée du Pur. C'est dans cette autre figure adulée de la Vierge que nous la poursuivons encore.

### **B- L'ICONE DE LA VIERGE.**

- La pensée du Pur va devoir ne plus se contenter des chimères d'une innocence mésempirique. Elle rencontre l'image de la féminité. Le mythe de la chute de l'âme dans un corps nous laisse entendre qu'au sens strict l'incarnation est incarceration.

A l'idée générale d'une énigmatique pénétration de l'esprit dans la matière se substitue le mystère de la bisexualité. Le corps vivant, en sa nature déterminée, est animé des valences biologiques qu'imposent les processus de procréation. Les mythes attestent l'éternel souci de la fécondation dont on honore les vertus féminines.

- "Eurynomé, déesse de toutes choses, émergea nue du chaos, mais elle ne trouva rien de consistant où poser ses pieds, c'est pourquoi elle sépara la mer d'avec le ciel et, solitaire, dansa sur les vagues... poursuivant son chemin de sa démarche onduleuse, elle s'empara du vent du nord, le frotta entre ses mains et voilà qu'apparut le grand serpent Ophion

Eurynomé dansait pour se

réchauffer : elle dansait, sauvage et frénétique, devant Ophion et celui-ci, lentement envahi par le désir, s'enroula autour de ses membres et s'unit à elle..."

(Les mythes grecs - Robert Graves)

La femme-déesse est ainsi conçue comme mère créatrice de celui auquel elle va s'unir pour enfanter. La voici donc désignée comme le principe charnel d'où procède les corps. C'est même elle qui suscite "lentement" le désir de l'homme. La fascination de l'inceste qui a nourri tant de légendes et d'œuvres littéraires jusqu'aux théories Freudiennes de l'Oedipe ne puise-t-elle pas sa source dans une volonté plus ou moins consciente - individuelle et collective - de rapporter l'exigence moniste de la Pureté nécessairement une au dualisme génital et de noyer celui-ci en elle ? Si la procréation implique le multiple et ses embrassements, on imagine que cette dispersion séminale serait en quelque sorte récupérée par l'origine féminine d'où elle procède. En posant l'archétype d'un éternel féminin qui est à la fois naissance du monde et multiplication de soi, l'imaginaire anthropologique sublime la symbiose de la parthénogénèse et de la reproduction sexuée. En deçà des peurs ancestrales des sociétés primitives et patriarcales, les mythes et le rêve viennent confirmer la réalité nue de la multiplication des organismes.

La sexualité et la bipolarité masculin/féminin ne sont plus qu'une superbe invention, un "détour" au service

de la loi fondamentale de complexification. Et tout ce long et mystérieux processus des incarnations dans la durée procède du Même, de l'éternel féminin en sa pure féminité. C'est ainsi que l'icône de la Vierge, honorée pour sa pureté, l'est d'autant plus qu'en elle, il est question du principe de fécondité. Que penser lorsqu'on l'imagine porteuse d'un enfant-Dieu et que celui-ci est conçu sans tache, sans promiscuité génitale, sans compromission charnelle ? Elle devient l'incarnation vivante d'une immaculée conception d'où sont exclus l'homme, le désir et le sexe. Par l'image de la Vierge pure, nous conjurons la peur ancestrale du monstrueux, né de mélanges interdits. Certes, l'affaire est unique et miraculeuse mais là est toute sa force attractive, tout son mystère qui nourrit les cultes multiples de la Vierge, et on sait quelle est son importance pour le catholicisme. On peut distinguer deux images - d'abord celle d'une Vierge mère qui sacralise une reproduction non charnelle et sauve le monde du péché. Radieuse et portant l'enfant dans ses bras, elle écrase de ses pieds nus le serpent qui est maître du monde.

- Ensuite celle d'une Vierge initiée aux mystères du sacré qui est la servante du temple et de l'époux suprême. Comme la prêtresse Diotime qui initie Socrate aux mystères philosophiques d'Eros ("Le Banquet" Platon).

A l'ombre de la vierge unique et pure, se profile la cohorte des filles sacrées, parées de blancheur séra-

phique, respectées des hommes, gardiennes jalouses des secrets orphiques. Même si elle est déesse du foyer, Hestia, divinité virginale doit comme Artémis ou Athéna, se tenir à l'écart de tout contact sexuel.

L'image forte de la Vierge devient pour nous celle où se mêlent l'exigence puriste d'une fécondité expurgée de rapports sexuels et la volonté de sublimer dans le sacré le visage de la femme.

Mais comme l'enfant introuvable, la vierge adorée garde le beau silence des icônes. Une fois de plus notre pensée poursuit de belles apparitions qui sont les chimères du Pur.

### **C- L'ICONE DU MARTYR**

C'est avec la figure du martyr que notre idée de la pureté devient plus délicate à saisir. Sans doute parce que là notre interrogation plonge dans la souffrance, et que nos questions sur la mort et la persistance du mal sont portées à leur acmé. Nous n'avons pas l'intention de prendre en charge la thématique du Mal, mais si le catharisme nous interroge encore aujourd'hui, n'est-ce pas sur ce point brûlant ?

En un mot la vision du martyr est l'insupportable torture qui résulte de la descente de la pureté dans l'enfer du monde. Les images ne manquent pas, insoutenables. 276; Manès est exécuté après avoir été enchaîné 26 jours. Son corps, crucifié; sa peau,



emplies d'herbe, brûlée... L'innocence est livrée à la canaille, au bourreau. Montségur est en feu, tandis que se consomment "l'épouse du Seigneur Perelha, sa mère et sa fille Esclarmonde, une adolescente de 15 ans".

(Cathare et catharisme p. 55 - L. Julien)

L'injustice est à son comble. La méchanceté triomphe et dans le déferlement d'une telle ignominie, on se tourne vers le mystère d'un crucifixion inacceptable. Comment ne pas se figer d'horreur devant le scandale de la croix ? Le saint martyr rejoint le Dieu abandonné et agonisant.

Nietzsche, l'antéchrist et Kierkegaard, le chrétien, sont altérés devant la terrible irrationalité du fait. On ne peut vraiment s'approcher du martyr qu'avec "crainte et tremblement". Si le mystère divin est là, celui de la pureté doit l'être aussi car n'est-ce pas vraiment le divin que nous tentons de saisir dans la pureté ?

Les théologiens et les poètes en bonne santé pourront vanter les vertus cathartiques et pédagogiques du souffrir. Il y a comme un sale goût d'incongruité à épiloguer et pontifier sur la mort et le souffrir. Combien de discours lénifiants, moralisateurs sur les tribulations du pur !

Ils semblent bonne conscience à ceux qui l'admirent et avouent manquer de courage et d'abnégation. Non, la vérité du souffrir n'est pas dans le regard de ceux qui le contemplent et qui ne sort ni dans l'arène, ni sur le bûcher. Elle n'est même pas dans la

bouche sacerdotale de celui qui, même par compassion, dissoud l'horreur dans l'ordre naturel ou surnaturel des choses profanes et sacrées.

La vérité du souffrir est dans le souffrir lui-même et non ailleurs dans les bavardages du monde. Cela veut dire que celui qui souffre le martyr est soudain retiré du monde et de ses affaires. Le voilà seul, il n'entend plus les cris et les fureurs. A-t-il encore conscience des coups qui broient son corps ?

A travers les volutes de l'épaisse fumée noire, voici que le monde et tous les corps vivants ne sont plus que songes. Tout lui est devenu étranger, s'estompe, s'éloigne. C'est alors que, pour nous, le mystère s'épaissit. La victime murmure, en expirant, un pardon au bourreau. Le peintre nous donne l'exotique image d'un Saint Sébastien, attaché au poteau, le corps percé de flèches, les yeux levés au ciel, radieux, absent et serein. Voilà donc le paradoxe que l'icône du martyr nous assène comme un terrible coup de poing.

La vraie vie est ailleurs. Le bourreau désespéré, la vilénie mesure sa fatuité et son impuissance. Aura-t-il un jour le courage de comprendre cela et de demander le pardon ?

Si l'enfant et la Vierge sont des rêves radieux de pureté, par sa persistance historique le long défilé des martyrs nous contraint de reprendre constamment la question de la pureté meurtrie.

La douleur secrète ses propres

pièges. Chaque camp, chaque communauté, chaque race trempe son identité dans le sang de ses martyrs... mais quelle étrange amnésie à l'égard des autres !

Mystère - celui qui pleure ses morts, le sacrilège d'une innocence broyée - sent gonfler son cœur de révolte et de vengeance. Le voilà prêt à son tour à entrer dans le cercle diabolique des violences mortifères, à devenir un grand inquisiteur, un grand épurateur ethnique. Mais il y a bien longtemps que le martyr a quitté ce piège infernal. Par son visage, la pureté affirme l'inouï qu'elle n'est vraiment pas de ce monde comme la mort que nous affublons des oripeaux de l'être pour la "naturaliser", la rendre familière et lui donner un semblant d'existence.

L'icône de martyr témoigne d'une suprême indifférence où sainteté, innocence et pauvreté s'éblouissent de leur propre retrait.

On a pu dire que Socrate fit le cadeau empoisonné de sa propre mort à la démocratie athénienne.

Point n'est besoin d'imprécations, la mort de l'autre suffit à nous disqualifier. Nous n'avons pas su garder la sagesse, la pureté. Trop tard ! Nous voilà coupables et amers sur un tas de cendres.

- Il y a une leçon à tirer. L'icône de l'enfant, de la Vierge ou du martyr nous montre en sa fugacité que la vraie pensée du pur nous expulse du temps et du monde. Nous sommes d'étranges amphibies - bien que dans

la fange, nous nous projetons dans l'éther.

C'est bien peu dire que l'innocence et la pureté ne sont pas de ce monde et que les imposteurs prétendants sont légion. Il nous faut encore aller à la terre natale et promise, où fleurit le Pur Amour. Elle est ce que nous appelons "le cœur". Par lui, nous saurons peut-être que nous avons cherché bien loin, ailleurs, ce qui est tout près.

Voilà pourquoi désormais nous nous proposons de déterminer en vérité ce que signifie cette expression "la pureté du cœur" source de profondes méditations...

B. ORCAJADA

**De la Pureté**

(à suivre)



# Les Cours d'Amour au Puy en Velay

*En premier lieu  
il convient de dresser  
le décor de l'ancienne  
cité épiscopale  
du Puy en Velay,  
autour de la cathédrale  
Notre-Dame.*

Dès la fin des grandes persécutions contre les chrétiens, et la reconnaissance du christianisme comme religion d'état par les empereurs Romains à partir de Constantin, l'Église songea à asseoir son organisation afin d'assurer son existence tant sur le plan matériel que sur le plan spirituel.

De bonne heure il s'avéra que la seule organisation valable devait se faire autour de l'Evêque, somme toute successeur direct des apôtres, évêque dont le nom originel est évêscope, c'est-à-dire celui qui surveille et voit autour de lui.

Etant donné l'état de décomposition dans lequel Rome était tombée, par suite de divers bouleversements intervenus et aussi dans la crainte de futures invasions dévastatrices venues d'Orient, seules, les villes dotées d'un évêque étaient capables de résister; c'est ainsi que de bonne heure les villes principales et même des bourgs moins importants firent de leur cathédrale le centre ultime de résistance.

Tout autour de ces villes devaient se constituer un domaine bien délimité qui devint le diocèse, dont le nom provient d'une ancienne circonscription administrative créée par l'empereur Dioclétien, groupant plusieurs provinces placées sous l'autorité d'un vicaire. Autour des cathédrales où se tenait le siège de l'évêque, la cathèdre, et afin d'assurer le bon fonctionnement de l'autorité ecclésiastique, de bonne heure furent constitués des "chapitres de chanoines" chargés des

intérêts plus spécifiquement matériels de l'église : immeuble, mobilier, autels, plus tard, les statues, les meubles nécessaires pour le culte. Les chanoines dont le nom dérive de "canonicus" et du grec "canon" signifiant règle, étaient dirigés par un doyen, souvent le plus âgé ou le plus compétent, dont le rôle principal était de seconder le titulaire de la cathédrale, l'évêque en l'occurrence.

De plus les chanoines devaient assurer une vie mystique et spirituelle par la récitation de prières selon des règles monastiques héritées des premiers temps du monachisme égyptien et syrien. Ces prières étaient réparties tout au long de la journée par fractions de trois heures dont la première, appelée matines, se situait avant la venue de l'aube; venait ensuite la première nommée prime, puis il y avait tierce, sexte, none, vesper ou vêpres vers le soir, et à la tombée de la nuit le dernier office : complies.

Pour la récitation de ces heures qui se faisait soit isolément, ou par groupes de quelques chanoines ou moines, il fallait que le sol sur lequel les chanoines déambulaient soit bien plat et aussi à l'abri des intempéries, d'où la nécessité de construire bientôt des galeries qui prendront le nom de cloître, exprimant l'idée d'une clôture afin d'assurer la tranquillité et le silence.

Selon le climat et la disposition des lieux, ces cloîtres étaient disposés soit au nord soit au sud des cathédrales et ils devaient communiquer

avec elles. Ainsi au Puy en Velay, le cône de déjection des scories volcaniques provenant de l'ancienne cheminée du Rocher Corneille, où a été placée la statue, en fonte de fer, de Notre-Dame de France, en l'année 1860, n'était pas suffisant pour construire le cloître au sud de la cathédrale; on dut l'édifier au nord, ce qui devait l'exposer aux rigueurs du climat vellave de cinq mois d'hiver parfois bien rudes.

De nos jours le cloître, bien séparé de la cathédrale est soigneusement fermé tous les soirs, il en était différemment autrefois.

L'ancien cloître, par sa galerie méridionale longeant le bas-côté nord de la cathédrale servait de ruelle faisant communiquer les grands escaliers et la rue des tables avec le baptistère saint-Jean, la prévôté et bien d'autres chapelles dont la chapelle saint-Vincent, dédiée au patron des vigneron du Pays de Valentinois avec lequel Le Puy était en excellentes relations, en raison des vignobles dont Le Puy n'était pas bien riche, en dehors d'un méchant vin local...

Saint-Vincent est appelé saint-Verny en Auvergne et son culte, si l'on peut dire, est fort curieux. Cette ancienneté de la chapelle de saint-Vincent proviendrait, dit-on, d'anciens privilèges que les princes de Valentinois, la région de Valence sur le Rhône, détenaient sur le site où fut construite la cathédrale.

Cette ruelle de communication



entre la basse et la haute ville devait conduire les chanoines à construire au-dessus du vieux cloître roman byzantin du XI<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècle, un autre cloître dont il subsiste certains éléments. Les chanoines pouvaient alors méditer en paix et réciter les heures canoniales sans être dérangés.

Le cloître roman du Puy dont les influences orientales, syriennes et mozarabes sont nombreuses, de par sa configuration devait rapidement servir de lieu privilégié pour la future naissance, en cet endroit, des Cours d'Amour, qui étaient peut-être davantage des réunions amicales où se disputaient des concours de poésie et de musique.

A ce sujet, la fresque des arts libéraux, placée dans l'ancienne bibliothèque du chapitre de la cathédrale, devenue la chapelle des reliques - avec son retable renaissance magnifique qui vient d'être restauré - permet d'avoir une idée sur la magnificence de ces réunions dont les textes anciens nous ont été conservés par miracle.

Ces Cours d'Amour furent appelées aussi Puy d'Amour, le terme de Puy entendu dans son sens de "podium", bien élevé, comme on en retrouve une trace dans les noms de Puig, Pog et Pech. A ne pas confondre avec un puits contenant de l'eau. Encore pourrait-on voir dans ce "puits" cette citerne située dans la cour du clocher dont l'inscription du XV-XVI siècle proclame la vertu merveilleuse :

*"Fons opera medicina, languentibus divina, subveniens gratis ubi deficit ars ypoeratis".*

A ces cours d'Amour furent associées aussi les cérémonies du roi de l'arquebuse, fort en honneur au XVI<sup>e</sup> siècle, alors que les fêtes du roi de l'oiseau, depuis sept années, transforment les rues de la ville ancienne au mois de septembre.

Comme nous le verrons avec les troubadours en Velay, ces Cours d'Amour réunissaient des participants venant des deux grandes provinces, le Languedoc et l'Auvergne, le Velay se trouvant sur un lieu de communication plus facile entre le nord et le sud, plus tranquille aussi, car la vallée du Rhône n'était pas toujours de tout repos, la rive gauche du fleuve étant d'Empire et celle de droite relevant du Royaume de France.

De plus le rayonnement marial de la ville depuis un temps fort reculé, probablement vers le Ve siècle, devait attirer de nombreux pèlerins venant honorer la Vierge du Mont-Anis, dont les jubilé étendaient l'influence bien au delà des frontières de toutes les provinces.

Il ne faudrait pas négliger aussi l'importance que devait prendre le pèlerinage de saint-Jacques de Compostelle, né au Puy, en l'année 950, et qui connaît depuis plusieurs années un regain de venues de pèlerins de tous côtés.

On sait qu'en l'année 950, un évêque du Puy nommé Gotescalec, vint à faire, pour la première fois, le

voyage en terre d'Espagne, afin d'aller honorer le tombeau de saint-Jacques. Quand il revint au Puy, il fut décidé que tous les ans un semblable pèlerinage serait effectué, le parcours suivrait un itinéraire bien marqué par quelques grands centres ; tels l'abbaye de Conques, l'abbaye de Moissac et quelques autres, le point d'arrivée de ce côté des Pyrénées étant Ostabat et Saint-Jean-Pied-de-Port. Venait ensuite le franchissement des hautes montagnes au col de Roncevaux, puis Pampelune, Sahagun, saint-Isidore de Léon, enfin Saint-Jacques et plus tard sa magnifique cathédrale.

A vrai dire, les anciens pèlerinages, autant celui de Jérusalem que celui de Rome, étaient périlleux, il ne restait bien que celui de saint-Jacques offrant le plus de sécurité et passant par des lieux prestigieux plus tard, après le premier départ du Puy, il y eut celui de Saint-Gilles sur la branche occidentale du Rhône, puis celui commençant à Vezelay en Bourgogne, puis celui de la Tour saint-Jacques à Paris, passant la Loire tantôt à Orléans, tantôt à Tours, ainsi les grandes capitales religieuses de cet Occident de France étaient traversées, on ne pourrait que les énumérer : saint-Hilaire de Poitiers, saint-Jean d'Angély, saint-Eutrope de Saintes, saint-Seurin de Bordeaux, saint-Front de Périgueux, Clermont-Ferrand, (bien qu'il n'y eut alors que la seule cathédrale de Clermont) sainte-Foy de Conques, Cahors, saint-Sernin de Toulouse et saint-Guilhem le Désert.

En ces quatre premiers points de départ du pèlerinage, convergeaient les chemins conduisant des foules entières d'Italie, de Suisse, d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre aussi, bien que les pèlerins de ce pays aient eu de grandes difficultés à passer la mer par les plages du Pays de Kent.

Ainsi ces Cours d'Amour devaient développer cette sorte de "service de presse", seule source d'information que furent les cours des troubadours dans le Midi et des trouvères dans le Nord; en un temps où n'existait aucun moyen d'information, les troubadours allaient de château en château, colportant les "nouvelles du jour" alors que de nos jours plus aucune information mondiale ne nous échappe !

De déroulement des Cours d'Amour commençait par une liturgie solennelle dans la cathédrale avec les chanoines et le doyen du chapitre, les chanoines pauvres venant d'une ancienne institution destinée à permettre la régularité des récitations des heures canoniales, en acceptant des membres du clergé peu fortunés, venaient ensuite les six consuls du Puy, les notables et aussi les maîtres artisans et les différents corps d'Etat, naturellement les membres de la Noblesse, au premier rang de laquelle se trouvait le vice-comte du Velay, l'évêque étant le titulaire de la seigneurie du Velay. Depuis un temps immémorial, le vice-comte était le vicomte de Polignac. Le titre de comte de Polignac, ou plutôt de comtesse de



Polignac, fut porté par madame de Polastron, épouse d'Armand de Polignac, et qui était aussi amie intime de la Reine Marie-Antoinette de France. Son fils fut le premier duc de Polignac, il devint ministre au temps de Charles X. Après les cérémonies à la cathédrale, ce qui est encore de règle au jour inaugural des fêtes du roi de l'oiseau, un grand défilé parcourait la ville pour se retrouver au cloître de la cathédrale. Les archives n'ont pas révélé le détail des différentes interventions des animateurs de ces Cours d'Amour, qui furent analogues aux Jeux Floraux de Toulouse. Le terme "Amour" de ces concours de musique et surtout de poésie, donne le ton général de ces manifestations, au premier rang desquelles devait se faire un hommage à la reine spirituelle de cette réunion, représentée par la Vierge Noire trônant sur le maître-autel de la cathédrale, comme elle s'y trouve encore de nos jours, ceci bien que la légendaire et "dévote image" des anciens temps ait été brûlée par les Conventionnels le 8 juin 1794, on devait la remplacer par une autre statue également honorée dans un couvent proche de la cathédrale.

Sur cet hommage rendu à la reine du Ciel, liturgiquement au titre de Notre Dame de l'Annonciation, on a conservé un long poème du troubadour Pierre Cardinal (ou Cardenal) réputé pour la verueur de ses propos contre les clercs débauchés notamment. Les cours d'Amour eurent peut-être leur commencement dès la fin du

temps des croisades et à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et surtout au XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup>, elles furent un élément important pour la diffusion des idées et des informations générales sur le monde.

La guerre dite de cents ans verra la fin de ce temps des Cours d'Amour et des troubadours, enfin la Renaissance achèvera cette période de recherche poétique. La vie intense de la poésie tant en Languedoc qu'en Provence devait progressivement monter vers Paris, et délaissier tout un vaste Pays qui bientôt sera déchiré par les guerres de religion.

*Bibliographie :*

*Florilège des Troubadours par André Berry, Firmin-Didot, Paris, 1930*

*Les Troubadours de Jacques Roubaud, Seghers, 1980*

*Troubadours et Trouvères, par René Nelli, Hachette, 1979*

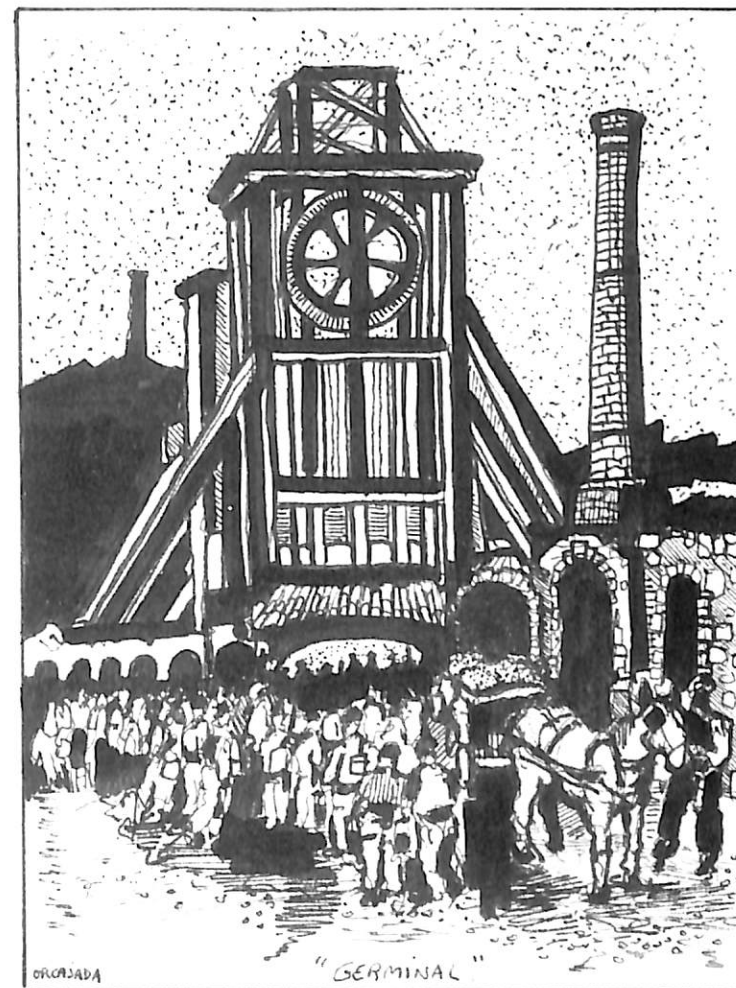
*Troubadours et Trouvères, Enclypédie Universalis, Vol. 16, 348*

*Anthologie de la Poésie religieuse Occitane, Privat, par J. Larzac, 1972*

A. AUDIARD

# GERMINAL :

## *Le parti du ciel sans étoiles*





"GERMINAL" est l'œuvre d'un génie contradictoire, bourgeois et écrivain du peuple, hostile à tous les systèmes et à toutes les écoles et chef de file du mouvement naturaliste, convaincu en outre d'avoir à appliquer à la littérature les méthodes scientifiques. Mais même si, au dire de Michel Serres "les thèses, les méthodes et l'épistémologie (de Zola) sont fidèles à ce qu'il y a de meilleur, dans les travaux dits scientifiques de ce temps" ce ne sont pas les concordances avec les théories du docteur Lucas ou de Claude Bernard qui constituent le principal intérêt de l'œuvre. A partir de 1867, il commence à lire des ouvrages sur l'hérédité, la physiologie et conçoit le projet de "L'Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire", 10 volumes au départ, qui devaient en constituer la vérification. Or, comme l'a si justement écrit Armand Lanoux, le génie de Zola s'est manifesté contre ses propres principes.

"Germinal" est aussi l'œuvre d'un journaliste. Son activité journalistique a été constante depuis ses premières armes chez Hachette qui lui confie la critique d'art, jusqu'au retentissant article de L'Aurore au moment de l'affaire Dreyfus. Si, au "Messager de l'Europe" sa critique est essentiellement littéraire et artistique, elle deviendra plus politique lorsqu'il sera chroniqueur parlementaire à "La Cloche" et au "Sémaphore" de Marseille entre autres. L'exercice du journalisme lui impose une pratique "pas un jour sans une ligne", une méthode, l'investigation

scrupuleuse (un nombre impressionnant de notes rien que pour Germinal), et une nécessité, la rapidité. Le style, dit-il y gagne en simplification. Il écrit donc dans l'urgence, affirme "Je n'ai guère de souci de beauté et de perfection!", clame "le journaliste que je suis n'a rien à démêler avec le romancier" et prouve que la véritable littérature se moque de la littérature. Si, comme il l'a écrit "l'œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament" ce tempérament unit à la passion de la vérité qui caractérise le journaliste lucide, le génie du poète qui exprime d'autant mieux cette vérité qu'il ne se contente pas de la réalité que ses sens enregistrent. Les observations du journaliste nous seraient-elles jamais parvenues sans la puissance du poète épique-que l'on réduit trop souvent à la peinture des foules en mouvement - dont les images, la rythmique et la démesure se sont imposées avec une force peu commune ? Non seulement par les multiples représentations métaphoriques du Capital, le dieu perpétuellement assoiffé de sang humain, mais aussi par le continuel jaillissement de mythes, mythe de la régénérescence de l'humanité par le sacrifice des martyrs, des destructions apocalyptiques ou des nouvelles germinations; par sa faculté de concevoir un vaste système romanesque, une architecture savante dont chaque élément est une nouvelle mise en perspective de l'ensemble.

De surcroît, l'artiste scrute la réalité avec un œil de peintre. "Dans tous mes livres, écrit-il à Henri Hertz, j'ai été en

continuel échange avec les peintres." Et lui qui n'a jamais compris la peinture de son ami Cézanne, écrit des articles enthousiastes pour Courbet ou pour les futurs impressionnistes rencontrés au café Guerbois : Monet, Pissaro, Manet, Renoir, Fantin-Latour, Bazille... On retrouve dans ses romans une succession de tableaux impressionnistes et lorsque Huysmans examine cet aspect de son œuvre il écrit que "Zola seul est du noir parvenu à faire une couleur." Et c'est bien dans le noir que commence l'œuvre : "- Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre, un homme suivait seul la grande route de Marchiennes à Moutsou..."

"Germinal" n'est pas son premier chef d'œuvre. "Thérèse Raquin" a été publié en 1867, mais c'est une œuvre unique dans la littérature parce que pour la première fois le personnage principal est le peuple, la classe ouvrière en particulier. Zola aurait pu légitimement reprendre à son compte la fameuse formule par laquelle Rousseau ouvre ses confessions : "Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur".

Germinal n'est pas l'œuvre d'un écrivain "engagé" avant la lettre, d'un socialiste convaincu qui aurait forcé son talent pour faire triompher sa cause. C'est l'œuvre d'un républicain plutôt modéré, mal vu du second empire dont il a, dans de nombreux pamphlets, dénoncé les fondements illégitimes, d'un écrivain naturaliste qui se propose de donner à voir la lutte des classes

mais se défend de prendre parti car le naturalisme ne se prononce pas. Belle intention qui sera rapidement bousculée par l'exigence immanente de l'œuvre. C'est ainsi que, dès 1885, Zola prend le parti du ciel sans étoiles, celui des opprimés contre les puissants. L'œuvre est en avance, non seulement sur son temps, mais même sur son auteur qui ne prendra ouvertement parti pour la justice sociale qu'à partir de 1897 avec l'affaire Dreyfus.

"Germinal" fut une œuvre nécessaire, fort injustement attaquée. Taxé d'immoralisme par ses détracteurs, de goût pathologique pour les scènes crues, de mauvais goût, comment peut-on écrire une œuvre littéraire qui ait "l'odeur du peuple", de démesure -mais quelle est la mesure de la misère humaine ? - lui, le bourgeois guindé et repu de la république parlementaire dénonce avec une saine vigueur l'inhumanité des temps modernes ? Non la misère de l'ouvrier n'est pas imputable à ses vices comme l'alcoolisme, selon l'argument simpliste de l'Assommoir. Sa misère résulte de l'organisation sociale, et l'ouvrier ne peut rien contre son destin parce qu'il est dépossédé de lui-même. Et déjà Zola accuse. Il accuse la compagnie des Mines, il accuse ce que nous appellerions les trusts, il accuse le capital. Et montre que, tandis que l'humanité des uns se dissout "dans les eaux glacées du calcul égoïste", l'humanité des autres est jetée en pâture au monstre jamais rassasié, exigeant chaque jour son tribut de chair humaine, hommes, femmes, enfants, sacrifiés à "l'idole



monstrueuse, cachée au fond de son tabernacle, dans cet inconnu lointain où les misérables la nourrissaient de leur chair sans l'avoir jamais vue". L'idole a des milliers de desservants empressés : les bourgeois. Car, pour Zola le bourgeois n'est pas simplement comme pour son ami Flaubert, étranger à toute conscience de classe "quiconque pense basement", le bourgeois, quelles que puissent être par ailleurs ses qualités personnelle est avant tout le bénéficiaire de l'injustice sociale. C'est un esprit libre qui l'écrit, d'autant que l'Assommoir, paru en octobre 1877, roman qui a remporté un succès à la mesure du scandale qu'il a provoqué, a fait de son auteur un personnage enfin riche, célèbre et influent. C'est alors qu'il acquiert la maison de Médan au bord de la Seine où il reçoit ses amis naturalistes, Huysmans, Céard, Hennique et Maupassant qui le considèrent comme leur maître. Qui pouvait s'attendre à ce que la vérité l'emporte sur l'esprit de système au point que Zola fut révolutionnaire malgré lui ?

Sans se réduire à l'histoire, "Germinal" est aussi un roman historique ! Les Rougon-Macquart, Histoire naturelle et sociale sous le second empire" commence par le coup-d'état de 1851 avec "La Fortune des Rougon" et se termine à la défaite militaire que décrit "La Débâcle" paru en 1892. Le 20<sup>e</sup> et dernier volume de la série "Le Docteur Pascal" paraîtra l'année suivante en 1893. Germinal est le 13<sup>e</sup> volume d'un ensemble dans lequel il serait vain de chercher une stricte vérité historique ne

serait-ce qu'en raison du décalage entre le temps des événements décrits, qui correspondent au second empire, et le temps de l'enquête - du 23 février au 3 mars 1884 en pleine grève dans les mines de charbon à Anzin - et de l'écriture qui est celui de la 3<sup>e</sup> république. Mais, sociologue avant la lettre, Zola décrit les mouvements sociaux, l'évolution des mœurs et des mentalités, l'histoire précisément que, jusqu'ici n'ont pas écrite les historiens. Si le nom de Zola est aujourd'hui associé au socialisme utopique nourri des grandes thèses humanitaristes du XIX<sup>e</sup>s. c'est sans doute parce qu'il représente l'histoire en marche, comme son personnage Etienne, symbole du prolétariat qui prend conscience de lui-même en tant que classe sociale, investi de la mission de "jeter bas le monument inique des siècles morts" et, dans un même mouvement de prédire l'avenir. Ainsi s'explique le titre. Germinal : le blé va pousser plus vigoureux d'avoir été arrosé du sang des martyrs. "Une armée poussait des profondeurs des fosses, une moisson de citoyens dont la semence germait et ferait éclater la terre un jour de grand soleil." Ainsi la lutte n'est pas vaine et la dernière page de cette histoire atroce et douloureuse de grévistes affamés, épuisés par la longueur du combat, se soulevant en émeute vite réprimée dans le sang, est irradiée de lumière :

"Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, chauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie les bourgeons

crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient gerçaient la plaine travaillée d'un besoin de chaleur et de lumière..." Etienne, dont le roman retrace l'itinéraire, vient de la nuit et se dirige vers la lumière. Etienne, et le peuple qu'il représente, sont en marche vers le XX<sup>e</sup> siècle, qui devait être celui du progrès, de la justice et de la paix, car, en ce temps-là, l'avenir existait !

Mutilée de sa perspective utopique, quel dénouement l'œuvre pourrait-elle proposer aujourd'hui sinon un fatal retour à la première page ? "Devant lui, il ne voyait même pas le sol noir... Aucune ombre d'arbre ne tachait le ciel, le pavé se déroulait avec la rectitude d'une jetée, au milieu de l'embrun aveuglant des ténèbres... Une seule idée occupait sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte, l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour." Le Voreux, figure emblématique du capital, pourrait-il être encore seulement assimilé au pourceau immonde ou au monstre antique avide de chair humaine ? Ne serait-ce pas plutôt l'hydre de Lerne, aux dimensions planétaires, définitivement hors d'atteinte ? Non seulement le diagnostic social de Zola ne semble pas dépassé, mais n'est-il pas de plus en plus actuel ? Comment pourrait-on croire que la société va vers plus d'égalité et de justice alors que le monde est de plus en plus divisé avec l'hyperconcentration des puissances financières technologiques et industrielles qui assurent leur propre dévelop-

pement sur la misère croissante de la majeure partie de l'humanité ? Dans ce contexte y a-t-il place pour un autre combat que le geste désespéré du vieux mineur étranglant la jeune bourgeoise venue prodiguer quelque aumône ? Sous l'impulsion de sa rage inassouvie, celui-ci ne raisonne pas et se trompe d'adversaire, comme la jeune femme se trompe aussi de démarche en faisant l'aumône là où l'on attend la justice. Qui ne saurait voir, au-delà de l'horrible fait divers, un apologue prémonitoire sur les rapports entre les nantis et les indigents ou entre les pays riches et les pays du tiers-monde ?

Dans l'histoire des peuples comme dans celle des hommes rien n'est jamais acquis. Mais qui pourrait nier l'existence des étoiles alors même qu'elles ne sont pas visibles ? Pourquoi alors, dans la nuit la plus obscure ne pas prendre un unique parti : celui de la lumière ?

CATHERINE CERDELLI

*N.D.L.R. : Nous publions cet article, dont le rapport avec la finalité de notre association ne semblera peut-être pas évident, dans le double souci de favoriser une large expression de toutes les sensibilités et, d'autre part, de proposer à nos sociétaires certaines ouvertures sur des sujets particulièrement intéressants. Bien entendu, les idées exprimées ici engagent seulement l'auteur de cette étude.*



## *Chemins bibliographiques par Jean-Claude Chevalier*

Nos lecteurs germanophones trouveront avec plaisir dans l'immense librairie-bibliothèque du Goethéanum de Dornach (Suisse), où se rendit plusieurs fois Déodat Roché pour rencontrer Rudolf Steiner, grand-maître de l'anthroposophie, une luxueuse édition des "Etudes manichéennes et cathares", aujourd'hui introuvables en français. En voici les indications bibliographiques exactes pour que vous puissiez retrouver ce livre-clef de l'œuvre de Déodat Roché :

Déodat Roché : Die Katharen - bewegung

OGHAM Verlag Sand Kühler 1992 traduit du français par Erich von Houwald en collaboration avec Konrad Sandkühler volume 14 - 459 pages.

*Ci-dessous l'édition suisse des Etudes Manichéennes et Cathares  
après d'un remarquable ouvrage de Rudolf Kutzli consacré à l'art bogomile.*



Pays de nos amours, berceau de notre enfance,  
Baigné du grand Soleil d'un éternel été,  
Nous aimons tes plaisirs, nous pleurons ta souffrance,  
Le feu dévastateur où ton âme a brûlé !

Tes enfants aux yeux noirs ont l'accent des rocailles  
Et le rire enjoué qui n'est jamais moqueur !  
O Terre de l'accueil aux temps des retrouvailles !  
Rouge sang dans nos verres ! Rouge sang de nos cœurs !!



Pays de l'Amitié et des justes paroles !  
Patrie des troubadours, chants des paraboles  
Dont ils ont revêtu la Muse de l'Amour !

Comme j'aime gravir les sentes provençales !  
Comme mon cœur, épris de ton divin séjour  
S'emplit de rêves d'or dans le chant des cigales !!